


CRÉATION CULTURELLE

JEUNESSES MESSIANIQUES ET ESPACES POPULAIRES DE CRÉATION CULTURELLE

Pour citer cet article

BAZIN H. [2002],  « Jeunesses messianiques et espaces populaires de création culturelle », in Revue Agora No29, L'Harmattan, pp. 16-27.

Résumé

Les espaces populaires urbains depuis le début des années 80 restent décrits avant tout comme des « non-lieux » où l'événement est interprété au mieux comme un bricolage culturel (cultures de la rue), au pire comme un désordre social (émeutes), dans tous les cas, des mouvements sans enjeux, des « non-événements ». Nous prétendons ici que le bricolage et le désordre non seulement ne sont pas des « problèmes » mais génèrent des espaces vitaux et participent aux mouvements de réappropriation historique.

Table des matières

1- LA FERMETURE DES ESPACES POPULAIRES

Ethnicisation des rapports sociaux

Le rendez-vous manqué des années 1980

Le remplissage des interstices

2- LA FORCE DE LA CRÉATION CULTURELLE

L'origine devant

Une pensée de la complexité

3- L'OUVERTURE D'ESPACES POPULAIRES

Espaces interstitiels

Espaces intermédiaires

Espaces alternatifs

CONDITIONS D'ÉMERGENCE

Éclairée par des expressions artistiques, la création culturelle de minorités actives replace l'espace populaire dans sa forme dynamique en tant que rapport conflictuel à la société, et les jeunesses dans leur portée messianique.

Après un état des lieux sur la manière (politique, économique, culturelle) dont sont pris en compte les espaces populaires, nous proposons une approche systémique combinant différents espaces (interstitiel, intermédiaire, alternatif) seule manière pour nous de mettre en visibilité les processus et produire de nouvelles connaissances.

1- LA FERMETURE DES ESPACES POPULAIRES

Mais comment cerner aujourd'hui les formes populaires dans leurs structurations collectives ? La question reste délicate, même pour ceux qui comme nous, sont convaincus qu'une refondation politique et institutionnelle ne pourra venir que d'une prise en compte du populaire comme force de transformation.

L'éclairage met en valeur d'où part la lumière, l'éclairement souligne la manière dont est reçue la lumière. Nous aimerions passer de l'éclairage (points de vue dominants, catégorisations représentations de ceux qui éclairent, étudient, commandent) à l'éclairement (comment les émergences culturelles nous éclairent sur la manière dont se gère notre rapport au monde). « Scruter le visible si loin qu'il se dissout et se transmue » pourrions-nous préciser grâce à Rilke.

Ethnicisation des rapports sociaux

De l'interdiction des fêtes non réglementées, même des simples regroupements en bas des cages

d'escalier d'immeuble, aux couvre-feux des centres-ville en passant par la judiciarisation des écoles, les jeunesses sont plus considérées comme un handicap ou un danger, que comme porteur d'un destin collectif. « Pas de guerre anti-jeunes ! », En décembre 2001 un collectif dénonçait un « climat de suspicion généralisée à l'égard des jeunes de banlieue, principalement de ceux qui sont issus de l'immigration » [1].

Ceci peut paraître seulement lié à la conjoncture sociopolitique (sentiment d'insécurité dans la vague des attentats « 11 septembre »). Cependant depuis 20 ans, l'image des « jeunes des banlieues » focalise ce qui est considéré symptôme de la crise, comme si toutes les questions et les réponses se plaçaient dans une appréciation ethnique et territoriale.

Nous entendons par considérations ethniques, cette naturalisation des faits sociaux où les modes d'organisation minoritaires sont enfermés sous des traits culturels figés : « galériens », « jeunes », « immigrés », « pauvres », etc.).

En fait, la définition dialectique du populaire des années 70 dans le cadre d'un rapport conflictuel au travail (paradigme de la contestation ouvrière), a laissé place à une définition en creux à partir des années 80 autour de territoires géographiques et économiques délaissés (paradigme de la dualisation de la société).

Le passage des « banlieues rouges » aux « quartiers d'exil » représente ce changement où le thème de l'exclusion supplante celui du conflit de classe. Pour nous, le rapport au travail et à la production, bien que changeant, reste central. Il ne s'agit donc pas d'un nouveau cadre d'analyse susceptible d'éclairer la réalité, mais plutôt le constat d'une crise des modèles d'interprétation sociologique.

Les différentes politiques depuis les années 1980 en prétendant œuvrer pour un décroisement de l'action et un désenclavement des quartiers ont contribué à renforcer cet encerclement géographique et mental.

Cette conception de la dualisation (in/out, exclus/intégrés) entérine le renforcement de la logique différentialiste au détriment des luttes à caractère universel. L'action dominante s'exerce dans le découpage et l'identification de regroupements humains en micro-société suivant une base culturelle et territoriale. Ce sont les critères qualifiant le rapport de type colonial [2].

L'escamotage d'une dimension conflictuelle porteuse de normes communes, réduit les rapports sociaux à leur instrumentalisation, annihile les formes premières de solidarité et de structuration sociale qui auraient pu juguler l'extension d'une paupérisation.

Les minorités ne peuvent se construire sur un autre rapport que celui assigné de l'identité et du territoire. L'ethnicité constitue une ressource accessible en tant que forme de mobilisation collective (critère d'identification, de revendication, d'action).

Une conscience ethnique est d'autant plus accentuée que les membres chez lesquels elle s'exprime sont acculturés. La manifestation adolescente au Stade de France lors du match Algérie-France qui suscita de nombreux commentaires erronés joue sur ce paradoxe. Elle constitue d'autant moins un symptôme de non-intégration culturelle (de la « troisième génération »), qu'elle cherche une manière d'instaurer un rapport à la majorité dominante.

Le rendez-vous manqué des années 1980

Toutes les générations, par définition, possèdent une portée messianique : elles signalent un déséquilibre entre un ordre nouveau et un ordre ancien. Dans cette faille se dessine un avenir possible dans l'oscillation entre conservation et transformation, chosification et mouvement, folklore et émergence.

La génération des années 60 avait su jouer ce rôle contradictoire de basculement (mai 68, contre-culture) et de confirmation d'un ordre social par la rénovation des institutions et l'évolution des mœurs.

La génération des années 80 aurait dû accomplir le même rôle à travers les mouvements pour l'égalité et la citoyenneté : par une rupture politique (citoyenneté culturelle face à la citoyenneté formelle républicaine), permettant une transformation institutionnelle adaptée à la réalité.

Ce qui fut appelé « la seconde génération » ou le mouvement « beur », traduit la difficile résolution dans ce pays de la question coloniale. Un projet sur l'avenir devait passer par un travail accompli sur la mémoire collective, une reconstruction en tant que communauté de souvenirs sur la colonisation et l'immigration. Il ne s'agit pas en cela comme nous l'avons vu d'une question d'intégration, mais d'un conflit politique dans la capacité de contrôler la direction d'une histoire commune (historicité).

Ce processus n'a pu vraiment s'effectuer et certains évoqueront le sacrifice d'une génération pour caractériser cette violence devenue rituelle qui permet de préserver d'une autre manière l'ordre

social. Seulement, la désignation d'un bouc-émissaire préserve les problèmes sans faire évoluer les situations. Cette absence de transformation se paye au prix fort. Racisme culturel et extrême droite endémiques, discriminations sociales latentes (emploi, logement, etc.), idéologie sécuritaire récurrente, constituent autant d'indicateurs d'une société bloquée.

Le rendez-vous manqué avec une génération a d'autres conséquences, la disparition de cadres populaires, seuls capables de promouvoir dans les instances de décisions une nouvelle donne du développement culturel et social : modification du rapport au travail, rôle des émergences culturelles, etc.

Le cercle se referme. Le renforcement mutuel des aspects conjoncturels et structurels contribue à un appauvrissement de l'action en milieu populaire, la difficulté de son renouvellement et d'une transmission de l'expérience d'une génération à l'autre. Le « trou » générationnel se reproduit donc aujourd'hui.

Le remplissage des interstices

Nous pourrions croire que la généralisation de la consommation de produits culturels permet une participation à la société globale, là où la voie politique est fermée. Il s'agit en fait des deux faces d'une même réalité : plus le populaire est défini en vide par son exclusion territoriale, plus il se caractérise en plein par une sur-intégration du marché culturel. Ces deux aspects se renforcent mutuellement.

Le trop-plein rejoint le trop vide par l'occupation systématique des interstices nécessaires à la création et une pensée autre de la société. Les dernières décennies ont installé les grands supermarchés de la culture alliés au grand mythe de la communication.

La culture semble moins chère, en apparence plus facile d'accès grâce aux « tuyaux » de diffusion et plus démocratique grâce aux nouvelles technologies. Mais la consommation culturelle sans espace pour la socialiser (rapport cognitif et intelligible au monde) se réduit à un étalage.

L'industrie culturelle opère cette transmutation d'une force de développement en marchandises. Elle récupère les émergences issues des formes populaires pour la restituer à bon marché au peuple sous l'aspect de produits de consommation, désossant la culture de sa force subversive, formatrice, conscientisante.

Les sphères esthétiques deviennent des territoires de consommation rationnellement étudiés séparant par exemple hip-hop, techno, rock, musiques traditionnelles, en autant de parts et sous-parts de marché.

Lorsque les mouvements apparaissent dans l'espace visible de la reconnaissance médiatique, institutionnelle ou économique (labellisés « actuel », « word », « urbain », etc.), ils ne sont plus porteurs d'une connaissance et d'enjeux autres que ceux propres à une corporation délimitée aux intérêts sériés.

Certaines « niches culturelles » à l'autonomie relative perdurent. Elles sont souvent utilisées comme générateur de tendances (des labels « indépendants » récupérateurs de talents aux groupes « alternatifs » prescripteurs de modes). La séparation entre un domaine commercial et « underground » est en cela difficilement tenable, sinon artificiellement tenue.

En laissant le conformisme à la masse, il est possible de préserver quelques essences artistiques pour un public averti. « Nous regardons cet art comme s'il trouvait sa raison d'être dans le plaisir qu'il nous donne... là où un membre de la communauté voit le visage d'une culture ». C'est ainsi que meurent les statues, enfermées dans les musées, sous la considération coloniale de l'« art nègre » nous disaient Alain Resnais et Chris Marker [3].

De même, l'art pittoresque des « cultures urbaines » devient l'expression exotique des banlieues bien loin du sens populaire des premières émergences. Ce culturalisme ouvre la porte autant au misérabilisme qu'au populisme. Sous le couvert d'une reconnaissance, il ne fait que reproduire le schéma territorial et économique d'un rapport de domination.

La séparation entre la culture civilisatrice éclairée par l'art, et les cultures locales éclairées par l'anthropologie, n'est donc pas finie. Ainsi, derrière l'idée de « l'art contre l'exclusion sociale » ; revaloriser par l'intervention artistique l'image des territoires « relégués », constitue moins la promotion des processus populaires de création culturelle que de la prestation du « créateur » porteur de la culture universelle.

2- LA FORCE DE LA CRÉATION CULTURELLE

Si l'espace manque pour l'expression des formes populaires et leur rôle historique, alors il faut le créer dans un aller-retour entre l'imaginaire et la réalité.

Il y a souvent confusion entre émergence et nouveauté (prise méthodiquement comme argument de promotion commerciale ou institutionnelle). La création culturelle ne correspond pas à un désir inédit de nouveauté, c'est une obligation vitale face à une double impossibilité : s'appuyer sur le passé (transmission générationnelle, mémoire collective) et envisager l'avenir (s'intégrer à la société dominante et participer à un projet de société).

L'origine devant

Le messianisme naît de cette injustice, le nonaccès à une émancipation culturelle et politique. L'imagination du lieu symbolique de la terre-mère correspond à l'impossible dépassement du mur de l'assignation ethnique territoriale telle que nous l'avons évoqué.

Imaginer alors une terre d'accueil, permet d'opérer un travail à la fois sur le passé et l'avenir. Cette projection n'est pas uniquement virtuelle, elle permet de saisir la réalité dans sa complexité chaotique. En cela, elle est vivante et devient agissante en provoquant une mise en mouvement sociale bien réelle et en libérant une expression culturelle et artistique.

Ce sont des mouvements culturels pour la dignité des minorités, l'authenticité de leurs aspirations, la légitimité de leur intervention. Des exemples jalonnent l'histoire du siècle dernier : afrocentrisme, black power et musiques Noires aux États-Unis, rastafarisme, garveyisme et reggae en Jamaïque, négritude et surréalisme, créolité et littérature antillaise en France métropolitaine et d'outre-mer, etc. Du jazz du début du 20^e siècle au hip-hop des années 80, les émergences culturelles populaires s'inscrivent dans cette lignée.

De la rencontre entre un imaginaire et l'histoire naît un destin collectif. Cette recherche se distingue par la tentative de donner aux conditions de vie une réponse et un sens dont une histoire serait la mémoire et le témoin.

L'origine n'est pas derrière nous, mais au creux de nous, une reconstruction vivante permanente qui dresse des lignes d'avenir dont elle est le point de perspective. « Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement, quelque part ; c'est peu à peu que nous composons, en nous, le lieu de notre origine, pour y naître après coup et chaque jour plus définitivement » (Rainer-Maria Rilke). Qui donc peut mieux décrire la complexité que le poète ?

Il s'agit de créer « sur place » en utilisant les ingrédients disponibles, empruntant autant à la culture dominée que la culture dominante. « Parler en nègre à l'intérieur même de la langue des Blancs » nous dit Chamoiseau [4]. Ce qui s'apparente à un marronnage culturel déjoue l'imposition d'un univers mental, s'oppose aux formes d'aliénation, de dépossession de sens et toute autre colonisation de l'intérieur.

La création culturelle correspond à l'ouverture de nouveaux espaces qualifiés, mais non assignés culturellement. Cela passe par la (re) construction d'une identité individuelle et collective dans sa double acception : unique (place centrale de l'individu dans son affirmation subjective) et identique (regroupement par sphère affinitaire et communauté de destin).

Loin d'un métissage qui gommerait les aspérités de l'altérité, c'est l'identité « banian » de Depestre : « J'ai le sentiment d'avoir acquis, du fait d'un exil qui a duré toute la vie, ce que j'appelle une identité banian (du nom d'un arbre de l'Asie aux racines multiples qui ont l'originalité, après leur montée à la lumière, de redescendre dans la terre pour de successives remontées) [5].

Ces racines flottantes d'une culture rhizome se nourrissent d'un substrat. C'est dans ce sens que nous pouvons parler de cultures de la rue, non parce que les pratiques se déroulent majoritairement dans la rue, mais parce qu'elles utilisent par collage ou maillage, les matériaux disponibles et créent des situations ouvertes en dehors des cadres institués. Nous retrouvons cette terre-mère nourricière comme une combinatoire d'espaces, non comme un territoire fermé.

Une pensée de la complexité

Seule une pensée systémique de la complexité [6] est capable d'aborder ce désordre, ce Chaos monde décrit par Glissant [7] : liaisons, articulations, solidarités, implications, imbrications, interdépendance... dans une totalité en mouvement (dynamisme organisationnel). Comment les parties s'arrangent pour former un « tout » porteur de sens et comment le « tout » permet aux parties d'exister ?

Nous avons tenté dans les pages précédentes de dresser quelques lignes de forces sociohistoriques. Nous voyons que nous ne pouvons aborder les éléments de l'espace populaire, ni en les séparant (analyse partielle), ni en les totalisant (simplification).

Cet espace se développe dans l'articulation entre l'art et le social, l'esthétique et le politique, la modernité et la tradition, la transmission et la création, la réalité et l'imaginaire, la forme et le

mouvement, l'affirmation individuelle et l'appartenance collective, etc.

Il s'agit donc d'opter pour une pensée qui dépasse les oppositions par une mise en mouvement, en nous attachant aux priorités émergentes. C'est ce qui rend possible le « trait d'union » entre éléments contraires et par leur liaison, une production autre que la somme de ces éléments.

Il y a également une manière dont les émergences apparaissent, le « style » qui les rend reconnaissables. C'est ainsi que nous parlons d'une forme qui donne une couleur, une consistance, une visibilité à ces propriétés émergentes : formes hip-hop ou techno, modernes ou traditionnelles qui ont elles-mêmes des caractéristiques communes en tant que forme populaire.

Enfin, nous sommes dans l'ordre d'un processus. Nous ne pouvons saisir les émergences que dans un mouvement, non sous une forme statique (folklore). Or, nous avons remarqué que leur reconnaissance médiatique, institutionnelle ou économique contribue à chosifier ou scléroser les formes. Il s'agit de distinguer la compréhension des mouvements de leur reconnaissance officielle.

3- L'OUVERTURE D'ESPACES POPULAIRES

Qu'est-ce qui peut réunir des artistes, pratiquants, acteurs des musiques électroniques et de la techno, du hip-hop et reggae, du rock alternatif et de la chanson engagée, des musiques traditionnelles, du théâtre, de la danse, des professionnalités recomposées autour de pôles technologiques (MAO, PAO, infographie, multimédia...), de pôles citoyens et formatifs (ateliers théâtre, atelier-résidence, animations socioculturelles et sportives,...), de pôles événementiels (forums, festivals...), etc. ?

Chaque situation [8] est à la fois individuelle (parce que vécue par des individus engagés en situation), mais également sociale (en ce qu'elle informe d'une société, d'un environnement et des conditions collectives de sa production).

Nous pouvons voir par exemple dans une région un ensemble de pratiques culturelles et artistiques isolées, de parcours individuels. Et puis comprendre ensuite que ces éléments prennent sens dans un même mouvement. La « région » dont nous parlons est une échelle de travail et de compréhension des processus. Ce territoire dessiné par la mobilité des acteurs ne suit pas obligatoirement les contours administratifs ou urbains.

Nous devons donc prendre en compte une géographie différente des relations humaines : les mobilités définissant l'échelle territoriale, les repères et les espaces-temps clés de parcours d'expérience, les chevauchements et les jeux d'influence entre sphères esthétiques, les formes de regroupements participatifs ou revendicatifs, etc.

La stratégie des acteurs, le développement des situations et les rapports sociaux ne s'inscrivent pas dans une logique territoriale fermée. L'approche en termes d'espace ne délimite pas des frontières hermétiques, elle nous permet ainsi de comprendre des processus qui ne seraient pas visibles autrement :

- Espace de création et d'expérimentation, l'espace interstitiel provoque des situations ouvertes dans l'espace public ou dans les anfractuosités des dispositifs,
- Espace de socialisation et de professionnalisation, l'espace intermédiaire, développe et structure les situations de l'espace interstitiel dans une mise en lien dynamique entre les secteurs d'activité et les lieux d'expérience.
- Espace de participation et de revendication, l'espace alternatif, pose un rapport à la société dominante et négocie les situations pour qu'elles soient prises en compte dans un projet politique.

En dehors de toute assignation, l'espace populaire se place à l'articulation de ces espaces, il agit comme interface. Il ne se définit pas par des qualités internes, mais par la capacité à conjuguer les qualités des autres espaces. Ainsi, nous évitons toute dérive culturaliste comme les « cultures urbaines ». Il n'y a pas de cultures populaires en tant que telles qui s'expliqueraient par une addition de pratiques et de traits culturels (ou leur soustraction).

Espaces interstitiels

Zones d'influence des sphères esthétiques, l'espace interstitiel, est propice à la création culturelle dans cet espace-temps de l'émergence, entre le moment de la formation et le moment de la reconnaissance.

Citons en mémoire l'univers hip-hop, techno, rock, musique traditionnelle. Ce ne sont pas des modes de regroupements que nous pourrions simplifier à des « tribus urbaines » regroupées par affinités esthétiques (même si le marché de la mode... et d'une certaine sociologie est friand de

cette terminologie).

La friction conflictuelle entre les frontières esthétiques n'interdit pas des chevauchements trans-esthétiques et une confrontation à l'altérité fructueuse. Des espaces créatifs interdisciplinaires se recomposent autour des pôles technologiques (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication, multimédia). Cependant, nous avons remarqué que les intérêts de l'industrie culturelle ne poussent pas à l'expérimentation et l'échange.

Une sphère esthétique ne garantit aucune unité de mouvement sur une région. Le fait d'appartenir officiellement à un « Mouvement », ne veut donc pas dire être en mouvement. Toute forme génère inévitablement son conformisme.

Il y a par contre des spécificités culturelles, des problématiques socioprofessionnelles, des parcours expérientiels propres à chaque sphère. Cela nécessite des regroupements par pôle d'intérêts.

La structuration associative est une évolution logique, mais les sphères esthétiques sont avant tout des espaces, des zones d'influence, des univers de reconnaissance. C'est l'espace interstitiel qui favorise des situations où le développement de processus est possible.

Nous pouvons alors dégager une unité de sens et une cohérence à travers les conditions communes d'émergence aux formes populaires : sensibilisation, transmission, création, diffusion. Le propre de l'espace populaire, ce n'est pas ces processus en eux mêmes, c'est que l'on ne puisse pas les séparer pour comprendre chacun d'eux.

C'est parfois en « retournant » les espaces ou en occupant des espaces inhabituels (exemple de la « rue ») que des liens inédits se créent. Ce sont des situations qui ne peuvent pas être définies par un cadre extérieur. Il faut partir de l'activité qui la constitue. Comme dans l'espace public, c'est la situation qui crée le lieu, non le lieu qui crée la situation.

De même, ce que nous appelons les « maîtres-artistes » sont des points nodaux d'un réseau de relations à la jonction de l'espace (parcours, repères) et du temps (mémoire, valeurs), capable d'articuler ces dimensions artistiques et sociales et d'orienter les énergies vitales (nouvelles situations, événement, work in progress).

L'interstice favorise donc cette mise en œuvre qui n'est pas contraire à l'académisme, mais en joue comme un musicien utilise un instrument. Les parcours expérientiels dévoilent cette capacité très moderne d'intervenir en alternance sur plusieurs modes (expérimentation/académisme, standardisation/innovation, tradition/modernité, etc.). Comme une partition jouée entre thème et improvisation, les formes esthétiques ont leurs lignes mélodiques rassurantes et leurs variations surprenantes. Ici comme ailleurs, il s'agit de lire entre les lignes.

Espaces intermédiaires

Pour ceux, renvoyés à leur propre liberté, sans possibilité d'être insérés dans les institutions classiques, ou relégués dans un monde en marge, ou encore ne se reconnaissant pas dans le modèle dominant et ayant le besoin de poser des alternatives, l'espace intermédiaire correspond à la nécessité de forger des institutions propres afin de préserver son identité et sa personnalité, organiser son parcours social et professionnel.

En l'absence de normes partagées, l'individu est renvoyé à la responsabilité de gérer seul les conditions de son intégration. L'identité sociale n'est plus conférée par l'héritage d'une position sociale, elle émane de l'intérieur d'un champ d'expériences. L'espace intermédiaire est donc constitué par le maillage d'un ensemble de parcours individuels ou collectifs sur une région.

Ce n'est pas un « entre-deux » (vision dualiste et évolutionniste) entre exclusion et inclusion, entre formation autodidacte et reconnaissance par l'excellence, ou entre forme expérimentale et forme académique de l'expérience. Il n'offre pas de statut intermédiaire entre l'institution et le marché, l'amateur et le professionnel ; il opère d'une manière dynamique dans des rajustements constants, une mise en lien entre ces différents aspects de l'expérience humaine. En cela, il ne fait pas concurrence aux lieux classiques d'enseignement ou de production tout en portant une haute exigence de travail et de réalisation...

Cette dimension de socle ou de base contribue à une mise en forme d'expériences. Elle renvoie à la problématique collective de la socialisation et de la professionnalisation.

Les modes verticaux de décision et de financement font que l'expérience de formation, production, réception est segmentée en autant de logiques qu'il y a de lieux (par exemple dans le domaine artistique : Scènes des Musiques Actuelles, Scènes Nationales, Fiches, Nouveaux Lieux Culturels, conservatoires, Centres d'art, etc.). Bien souvent, ces lieux personnalisent plus un pouvoir qu'ils incarnent une politique. Les enjeux locaux autour de cet aspect territorial et patrimonial sont caractéristiques de la manière dont la culture est conçue et gérée.

En tant que plate-forme, l'espace intermédiaire propose une mobilité entre les lieux. Il permet ainsi une triangulation dynamique rue, studio, scène (ou encore formation, production, réception). Il n'est donc pas en concurrence avec les espaces institués, il les met en circulation. C'est une mobilité à la fois mentale (expérimentation) et spatiale (lieu d'expérience)

Cependant, cette mobilité est rarement valorisée dans une validation d'acquis qui reste encore très rigide et académique. Nous passons alors à côté d'un enjeu important, la participation à un projet de développement. Car l'espace intermédiaire n'est pas simplement une liaison entre des lieux et des outils, c'est aussi une perspective, un champ de possibilités avec une volonté, une cohérence, une direction.

Le principe de développement implique donc la possibilité d'un dépliement et d'un déploiement des ressources territoriales. Il existe aussi sur ce plan des modèles régionaux à trouver dans la perspective d'une économie intermédiaire en cohérence avec un espace populaire. Dans tous les cas, c'est le rapport au travail et le statut de la production qui sont ici questionnés et modifiés en dépassant des dichotomies classiques entre coopération et compétition, solidarité et marché.

Espaces alternatifs

Entre le refus et l'acception, la subversion et la subvention, la marge et le centre, l'informel et l'institution, l'échange non utilitaire et le profit commercial, pour ne pas être immédiatement récupérées ou folklorisées, les formes d'organisation sociales et culturelles doivent créer de nouveaux espaces. La question est d'ailleurs moins celle d'une récupération que la possibilité de poser une cohérence.

L'espace alternatif est délimité par ce mouvement entre pôle dominant et pôle résistant où se négocie la cohérence d'un projet de développement et s'exerce une conscience politique. Il pose la question collective des négociations de lieux et des cadres d'activité.

C'est le cas de la difficile reconnaissance d'un art populaire comme expérience au centre de la vie dans le débat entre « l'art pour l'art » et « l'art social ». Derrière le principe d'une œuvre en tant que processus, non en tant qu'objet, se cachent les enjeux du pouvoir symbolique (capital culturel) mais également économique (industrie culturelle).

L'espace alternatif interroge aussi bien l'économie de marché que les institutions publiques. Leur rôle de soutien aux émergences se résume parfois à une instrumentalisation sociale qui s'appuie sur les mouvements populaires.

De même, la politique partenariale locale engorge bien souvent les espaces possibles d'une alternative. Cette politique s'autolégitime par la maîtrise d'un discours techniciste produisant des espaces déconnectés de la réalité sociale et donc déconnectés de tout enjeu porteur de sens.

Ouvreur d'espaces, l'espace alternatif est indispensable à l'exercice de la démocratie. En créant des situations non identifiables ou imprévisibles (occupations de lieux, manifestations événementielles, collectifs à structure non juridique, etc.), il provoque la nécessité d'établir de nouveaux cadres communs de compréhension et d'analyse (référentiel).

L'image appropriée de l'espace alternatif serait le forum, sa forme de regroupement, le collectif. Ces collectifs interrogent entre autres les modes de légitimation accordés par le pouvoir. Ils obligent les différents acteurs à se regrouper pour apporter des solutions.

Ils offrent l'intérêt d'une rencontre intergénérationnelle, particulièrement entre la jeune génération des années 2000 et celle des années 80. Ils se constituent suivant des circonstances ou des configurations particulières.

Le collectif par objectif a la durée de vie de son objectif. C'est un espace décisionnel intermédiaire pour assurer la légitimité d'une démarche. Ses membres se retrouvent autour de la notion des droits sur une base revendicative.

Le collectif réactif n'a pas de stratégie organisée en termes d'objectif, mais exprime une sensibilité commune dans la manière de concevoir son rapport au monde. Son manque de structuration est la condition sine qua non à sa souplesse de fonctionnement et sa capacité de réagir aux circonstances.

Le collectif participatif trouve sa raison d'être à travers une notion active de la citoyenneté et de la participation des habitants. Tout en portant des valeurs universelles, il s'incarne donc dans un engagement de proximité. Il vise principalement une conscientisation et appropriation des cadres d'analyse et d'action.

CONDITIONS D'ÉMERGENCE

Les conditions d'émergence des formes populaires s'inscrivent dans un rapport de domination où les jeunesses messianiques répondent par la création culturelle. Dans cette dimension créative et processuelle s'ouvrent des espaces où se forme une génération d'acteurs.

Toute lutte suppose une appartenance à un destin collectif, un projet pour l'avenir, l'identification d'un adversaire et de ses lieux de pouvoir. La capacité d'exercer une influence sur la collectivité passe par une position visible, consistante et signifiante en conflit avec la majorité. De passive la minorité devient active en amorçant un changement de rapports dans la société [9].

Ceux qui traitaient hier des catégories « à problèmes » (jeunes, immigrés, pauvres, etc.), devraient aider aujourd'hui à la formulation d'une opposition, afin que la résolution des conflits débouche sur une dimension politique génératrice de nouvelles normes dans la gestion des rapports sociaux.

Comment respecter ce qui est le propre d'une forme populaire tout en produisant de la connaissance ? Comment cette connaissance peut-elle être détentrice d'enjeux à travers une transformation des situations individuelles ou collectives ? Comment saisir ces émergences sans en figer le mouvement ? Comment mettre en visibilité des processus sans contribuer à les « labelliser » ? Comment être dans la mobilité des parcours sans les enfermer dans un territoire ou un champ prédéterminé ? Comment produire un savoir réellement partagé sans renforcer les pouvoirs déjà constitués ?

Les acteurs en recherche ont une responsabilité dans la manière dont sont produites la connaissance et la manière dont elle sera utilisée, suivant qu'ils contribuent ou non à une mise en mouvement.

En participant à des mises en situation de type recherche-action [10], provoquées par les acteurs qui s'approprient en même temps les moyens pour produire de la connaissance, nous suggérons qu'il existe des processus sous-jacents fondamentaux propres au développement d'une forme populaire qui dépasse des critères imposés d'appartenance et de reconnaissance.

Notes de fin

1 *Le monde* du 12/12/01 et 12/16/01

2 Voir AMSELLE J-L ET M'BOKOLO E. (Sous la dir. de), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, La Découverte, 1985 — *Quelques réflexions sur la question des identités en France aujourd'hui*, in Fourier M., Vermes G., *Ethnicisation des rapports sociaux*, L'Harmattan 1994, pp.44-54

3 Le film « Les Statues meurent aussi » d'Alain Resnais et de Chris Marker (1950-1953, 30 mn) fut censuré durant plus de dix ans.

4 CHAMOISEAU P., CONFIAnt R., *Lettres créoles, Tracées antillaises et continentales de la littérature 1635-1975*, Hatier, Brèves littérature, Paris, 1991

5 DEPESTRE R., *Le métier à métisser*, Stock, 1998

6 Sur la question de la complexité nous renvoyons en particulier à l'œuvre d'Égard Morin en commençant par *La méthode*

7 GLISSANT E., [1997], *Traité du tout-monde : Poétique IV*, Paris : Gallimard, 260p., (N.R.F.), — [1993], *Tout-Monde*, (Roman), Paris : Gallimard, 519p., (N.R.F.).

8 Pour une approche des situations et de l'espace public, les outils interactionnistes et ethnométhodologiques sont les plus pertinents.

9 Voir : MOSCOVICI S., *Social Influence and Social Change*, trad de l'angl. par A. Rivière : *Psychologie des minorités actives*, PUF, Sociologies, Paris, 1976.

10 Des éléments de ce texte sont issus d'une recherche-action que nous menons à Strasbourg. En recherche-action, tout changement produit une connaissance, toute connaissance un changement. (voir le site www.recherche-action.fr)